

et ne se vendront jamais aussi cher que s'ils n'étaient pas mélangés. Il n'y a rien qui excuse l'usage de semer des graines de mauvaises herbes avec nos grains, quoique cela se fasse souvent ici au grand préjudice des cultivateurs en général. Il est assez fatigant d'avoir à arracher les mauvaises herbes de nos récoltes, mais c'est être bien mauvais cultivateur que de les faire pousser en en semant de la graine. Une grande partie de la nourriture du sol se perd pour faire pousser des mauvaises herbes au lieu de plantes utiles. Ceci n'est pas seulement une perte mais encore un déshonneur pour l'agriculture canadienne. On peut, à dire vrai, convertir les mauvaises herbes en fumier; mais il en est aussi de même de plantes utiles et qui pourraient nourrir l'homme et les animaux.

Dans tous les pays où on laisse pousser les mauvaises herbes dans la culture des récoltes, c'est un indice certain d'une agriculture négligée et qui ne donne aucun profit. Le moyen le plus efficace d'arracher les mauvaises herbes est de nettoyer la terre avant d'y semer le grain, ou d'ensemencer comme prairie des terres qui ont pendant longtemps donné des récoltes de bled. Il vaudra mieux empêcher qu'elles ne poussent en récolte, que d'avoir à les enlever après qu'elles seront poussées. L'apparence des terres en culture en Canada serait infiniment plus imposante à l'œil si les récoltes étaient bonnes et exemptes de mauvaises herbes. Quelques uns des endroits les plus riches et les plus fertiles de la terre du fermier et qui avoisinent sa maison et ses bâtimens sont couverts de mauvaises herbes (qui les occupent constamment d'année en année) longues et surabondantes et qui, avec un petit peu de trouble, pourraient donner un produit de valeur. Si la terre ne vaut pas la peine qu'on en arrache les mauvaises herbes, il vaudrait mieux la laisser à l'abandon que de faire la dépense de la labourer et de l'ensemencer là où l'on n'en peut retirer la moitié d'une récolte. Les travaux et la terre dont on ne retire que des demi-récoltes sont à peu près perdus. Une pleine récolte indemniserait mieux le cultivateur des travaux qu'il aura judicieusement faits pour y parvenir qu'une demi-récolte ne l'indemniserait pour ceux qu'il aura fait pour la retirer. Lorsque la terre est bien nettoyée, bien asséchée et suffisamment fertile, elle sera toujours dans un état à produire de bonnes récoltes et le cultivateur peut être sûr qu'il en retirera cette bonne récolte; mais lorsque la terre est pauvre et sèche, il ne peut avoir aucune espérance d'en retirer du profit sous le rapport de la récolte.

COURS DE FERME.

La construction judicieuse d'une cour de ferme est de la plus grande conséquence pour faire le fumier et l'empêcher de se gâter. En Canada où il tombe une si grande quantité de neige que le vent ramasse dans la cour de la ferme, il est extrêmement difficile de conserver le fumier. On devrait par conséquent, s'il est possible, le tenir à couvert ou le transporter dans les

champs aussitôt qu'on le découvre. Nous ne voyons pas comment on peut conserver ici en hiver l'urine des bestiaux et des chevaux, à moins que ce ne soit au moyen de citernes sous les étables où l'urine puisse être transportée avant qu'elle ne gèle. Là où il y a beaucoup de citernes et où on la conserve constamment sous les bestiaux et les chevaux, la paille s'imbibe et conserve la plus grande partie de l'urine. En été et lorsque les tas de fumier ne sont pas gelés, l'urine et le fumier liquide pourraient être jetés constamment parmi les tas de fumier, s'y imbiberaient et ne se perdraient point; mais lorsque les tas de fumier sont gelés en hiver, ceci ne peut se pratiquer. Les citernes rembourseraient bientôt les frais de leur construction. On perd en Canada une quantité considérable de notre meilleur fumier en conséquence de la mauvaise construction de nos bâtimens, de nos étables et de nos cours. Toute ferme qui a de la terre à mousse pourrait produire une grande quantité de fumier en charroyant dans la cour de la ferme en été une partie de ce sol à mousse et en laissant les animaux la fouler à leurs pieds et en y mêlant de la terre d'une qualité différente, ainsi qu'en y ajoutant de la chaux à sel et du gypse, et en en faisant un tas dans l'automne et lorsqu'elle sera suffisamment fermentée en la répandant sur de la terre à herbe comme une préparation, ou avant de semer. On dit que la chaux est très nécessaire dans les terres où le fer abonde. La mousse servira très bien pour travailler dans un sol léger et sablonneux, et l'améliorera considérablement, de même que le sable pris de la colline améliorera les terres à mousse. En préparant et mêlant le sol avec des terres de différentes qualités, on obtiendra invariablement des améliorations. Ce mode d'amélioration est généralement au pouvoir des cultivateurs et nous ne croyons pas qu'il y en ait un meilleur quoiqu'on y ait rarement recours en Canada.

MOUTONS.

Dans les états voisins de l'Union les moutons sont généralement de la race des mérinos et comme moutons ils ne servent à rien. La laine doit être le principal objet que l'on ait en vue en gardant de pareils moutons. Nous regrettons de voir que cette race de moutons s'introduisit à une certaine étendue en Canada. Nous croyons que les races de New Leicester et de South Down seraient de beaucoup préférables, parcequ'elles fourniraient de la laine et des moutons d'une bonne qualité. Nous pouvons avoir ici d'aussi bons moutons et d'aussi bonne laine que dans les îles britanniques, et les moutons de Leicester et de South Down paraîtraient bien mieux dans nos pâturages et sur nos tables, que les misérables moutons de mérinos. Ces derniers peuvent être faciles à garder attendu que la laine est le seul objet qu'on ait en vue en les gardant; mais nous ne croyons pas qu'ils puissent être profitables. Les moutons canadiens dont la race n'est pas améliorée ne font pas un très bon assortiment; mais en les accouplant avec ceux de South Down ou